

RADIO SAUVAGE

Fiction & Cie



Alain Veinstein
RADIO SAUVAGE

Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-092565-5

© Éditions du Seuil, mai 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr
www.fictionetcie.com

Extrait de la publication

« Que jamais la voix de l'enfant en lui ne se taise, qu'elle tombe comme un don du ciel offrant aux mots desséchés l'éclat de son rire, le sel de ses larmes, sa toute-puissante sauvagerie. »

Louis-René des Forêts.

Une nuit,
une voix parle

Enfin la nuit. Elle fredonne joyeusement dans la cuisine, accompagnée par le cliquetis des couverts, puis nous nous mettons à table. La jeune femme qui me reçoit pour me parler de l'homme qu'elle aime, et qui lui manque aujourd'hui cruellement, vient d'apporter le poulet rôti et les tagliatelles au fromage. Nous buvons plus que nous ne parlons. Le vin coule à flots. Tout en buvant et en parlant, nous écoutons, sur France Musique, ce nouveau programme nocturne qui, d'après la rumeur, décoiffe comme jamais. Soudain, en effet, une voix. Une voix d'homme qui cherche ses mots, sur lesquels il ne cesse de buter, ce qui l'oblige à se reprendre sans arrêt. Nous sommes bien loin de ces voix « professionnelles » qui évoluent sur les ondes comme des poissons dans l'eau, ces voix qui ne renvoient à personne, qui donnent en tout cas l'impression que personne ne nous parle. Du coup, à l'écoute de cette vraie parole, tremblante, chaotique, née de la nécessité et de la difficulté de parler, nous nous figeons dans le silence. Je vois même que la voix de cet homme tient la jeune femme à sa merci et me met dans une position d'étranger. Littéralement envoûtée,

elle retient ses larmes avant d'éclater pour de bon en sanglots. Pour moi, le poids de l'incertitude est levé. Il faut croire qu'en ne s'adressant à personne, la voix, surgie de nulle part, a parlé à quelqu'un. Elle disait autre chose que ce que nous entendions, et ce que nous entendions, c'était ce que la voix ne disait pas. Je regardais la table et les murs de la pièce où nous étions, complètement désespéré, car à mon tour, je n'entendais plus que cette voix, la voix irrésistible que j'avais reconnue immédiatement. Tout se passait, en vérité, comme si je n'avais jamais cessé de l'entendre et qu'elle m'interpellait, moi aussi.

Partir, ne plus offrir ma triste figure, m'enfuir vers le premier micro venu, et parler moi aussi, d'une voix au bord de l'amour, quand, de l'un à l'autre, et malgré l'abîme de la séparation, les paroles s'ancrent dans la chair.

Une voie sans tracé

On me demande souvent comment je suis arrivé à la radio. L'histoire est un peu longue. Je fais généralement l'impasse sur l'enfance alors que je devrais commencer par là. Je crois bien que la radio fut ma seule véritable amie dans ces années difficiles, ses rendez-vous rythmant mes journées et tenant mon désir sans cesse en éveil. Elle était une présence toujours prête, une « servante », comme sont nommées ces lampes qui restent allumées dans les théâtres. La retrouver me donnait un but, quand l'univers douillet, mais un peu étriqué, dans lequel je grandissais entre les murs d'un hôtel particulier de la rue Spontini, l'une des plus sinistres du 16^e arrondissement de Paris, me paraissait privé d'horizon : je n'avais pas encore découvert l'issue de secours de la lecture, je tournais indéfiniment autour de la table de la salle à manger, la radio ouverte à plein volume, allant jusqu'à l'enserrer de mes bras à certains moments d'intensité, par exemple quand était diffusée une chanson de Luis Mariano : mon idole absolue depuis que ma grand-mère m'avait emmené au Châtelet l'admirer dans *Le Chanteur de Mexico*. Rien ne m'avait produit jusqu'alors un tel

choc que la découverte du monde féerique de l'opérette à grand spectacle. L'étincellement des lumières et des couleurs, soutenu par la musique et les chants, la tension sans failles d'une pléthore de chanteurs, danseurs, choristes et figurants pris dans un mouvement sans repos : rien n'était trop beau pour défier la banalité quotidienne et sourire à la vie. L'énergie canalisée dans un espace forcément limité malgré la profondeur exceptionnelle du plateau me paraissait infinie. Ma fascination fut telle que dès que je pus enfreindre les règles de la vie familiale, l'année du bac très exactement, j'allai proposer mes services au Châtelet où je fus recruté comme figurant dans *L'Auberge du Cheval-Blanc*. Luis Mariano, malheureusement, n'était plus à l'affiche.

Qu'est-ce que j'écoutais au juste dans ces années d'écoute fascinée de la radio ? Je suis incapable de m'en souvenir aujourd'hui, de citer de mémoire des titres d'émissions. D'ailleurs, je ne le regrette pas. À l'heure d'Internet et du podcast, je continue de penser que l'écoute se vit au présent, à l'heure dite, dans les vibrations de l'instantané. Pas d'autre diffusion que l'originale, l'échéance qui s'est imposée sans appel aux auteurs de l'émission. Les sons rappellent très certainement ces lucioles voletant dans l'obscurité au vingt-sixième chant de *L'Enfer* de Dante, récemment remises par Georges Didi-Huberman au goût du jour. Ils rythment, mettent en musique ce qui arrive, les sons de la radio. Ils s'écoutent une fois pour toutes, en temps réel, *dans les conditions du direct* en quelque sorte, comme nous le disons parfois dans notre langage, avec l'improbable retour pour tout avenir dans un temps sans merci.

Mes rendez-vous radiophoniques ne sont plus tout à fait les mêmes à l'adolescence. Luis Mariano n'est plus mon idole. À l'opérette je préfère désormais les journaux d'information – de longs textes lus chaque soir par des speakers d'abord, puis, bientôt, à l'heure du déjeuner, *Actualité de Paris*, de Jean Calvet, où les journalistes parlent enfin, traitent l'information sur un ton plus naturel, en improvisant à partir de leurs notes : Jacqueline Baudrier commente la politique, Claudine Chonez l'actualité littéraire, Charles Imbert la musique, Paul-Louis Mignon le théâtre... Ce nouveau ton, qui réduit la distance avec l'auditeur, fait aussi le succès d'Europe n° 1, comme s'appelle alors cette station que j'écoute dès la fin des années 1950. Je suis d'abord un fidèle des journaux. J'aime les voix de Jean Gorini, de Jacques Paoli et de Julien Besançon, au point d'assister, un jour, au direct de midi, dans l'espoir de les apercevoir en chair et en os : c'est Jean Gorini qui officie cette fois-là : je lui demande le secret de son aisance et de son allant, et il me confie que c'est la vitamine C, prise à haute dose avant chacune de ses interventions. Europe n° 1, c'est encore, pour l'auditeur que je suis en ce temps-là, les émissions *Pour ceux qui aiment le jazz*, *Signé Furax*, *Vous êtes formidables*, sans oublier, bien sûr, *Salut les copains*. Il m'arrive d'en faire des simulations en m'identifiant à mes journalistes ou animateurs favoris.

L'adolescence, c'est encore l'époque où, de temps à autre, je rejoins mon père, rue de l'Université, à Paris, dans les locaux du Club d'essai de Jean Tardieu, siège des *Cahiers d'études de radio et de télévision* dont il est le rédacteur en chef. Il lui arrive

également de produire quelques émissions, une scientifique notamment, intitulée *Principauté des sciences*, que j'écoute du début à la fin sans y rien comprendre jamais, ébloui par la facilité apparente avec laquelle il s'adresse à un auditoire que j'évalue au pays tout entier. Je m'étonne de repérer des « tics » verbaux que je ne remarque pas habituellement : la répétition d'*au fond*, par exemple. Mais je l'admire : il n'y a pas d'autre mot. Je ne peux pas voir un livre dans la vitrine d'une librairie sans penser qu'il prend la place de celui qu'il n'écrit pas. Je suis convaincu que lorsqu'il décidera enfin à se mettre au roman, il aura le Goncourt ou l'un des autres grands prix affichés fièrement sur les bandeaux. Jean Tardieu, quand je le rencontre, est d'ailleurs plus curieux de mes lectures du moment que de mes impressions sur la radio, mais ne refuse pas de m'emmener assister deux ou trois fois à des enregistrements. Je suis impressionné par le côté « cérémonial » de ce que je découvre, qui me renvoie à un monde bien différent du mien, où l'on vit les choses, me semble-t-il, avec davantage d'intensité. Plus que par ce qui s'y fait, ce monde se caractérise d'abord pour moi par l'odeur si particulière du studio. Je la retrouve, car je l'ai déjà rencontrée un peu plus tôt à la télévision, rue Cognacq-Jay, lorsque, encore enfant, à l'invitation de Claude Santelli, autre ami de mon père, j'ai participé à quelques « émissions pour la jeunesse », comme on disait, diffusées le mercredi soir dans la réalisation de William Magnin, où j'étais censé donner mon point de vue sur des sujets d'actualité. Et ce qui me saisissait, chaque fois que je m'installais dans le studio, c'était cette odeur, précisément, due, je pense, à l'atmosphère confinée du lieu, mais surtout à l'appareillage et à l'échauffement de

ses composants. Magnétophones, tourne-disques, baffles et consoles ont une odeur. Je m'en souviendrai.

Mais pour le moment je préfère rester l'historien ingrat de la passion qui aura eu finalement raison de ma vie et faire un pas de géant jusqu'en 1969. Je me réserve ainsi la possibilité de passer sous silence, peut-être sans doute sous le coup de la honte, les années immédiatement antérieures, dominées, elles, par mes lectures, justement, et qui furent des années de total abandon de la radio. Simple coïncidence? En quittant la maison de famille, j'ai quitté la radio. Et dans le nomadisme qui fut alors le mien, je ne me déplaçais plus qu'avec des livres, sans m'encombrer d'un poste, oublié à jamais du côté du désœuvrement de l'enfance. Je m'en désintéressais au point de ne pas même me souvenir d'avoir vécu le passage du poste à lampes au transistor. J'avais, il est vrai, d'autres sujets de préoccupation: mener à bien le bric-à-brac de mes études, où le droit et les sciences politiques se mêlaient à la sociologie et à l'histoire de l'art, m'enfoncer le plus loin possible dans le puits sans fond des lectures, avancer dans mes tentatives d'écriture également, qui s'était définitivement substituée à la peinture à l'horizon de mes ambitions, tout en me dispersant en petits boulots pour boucler les fins de mois, d'autant plus problématiques que j'avais désormais charge d'âmes. Pas de place pour l'écoute dans des journées si remplies où, chaque jour, se pose la question du lendemain. Bien que la situation de l'emploi des jeunes ne fût pas aussi dramatique qu'elle l'est devenue, le flou de ma vocation (j'étais plus ou moins tenté par le journalisme et avais essayé d'entrer au centre de formation de la

rue du Louvre où, au vu de mes diplômes, le jury d'admission m'avait conseillé de m'engager plutôt dans une carrière universitaire) fit de la recherche d'un travail un peu durable un scénario catastrophe. J'avais toujours trop de diplômes ou pas assez et dans des domaines trop divers pour que ma candidature fût jamais prise au sérieux. Quand l'emploi vacant était plutôt littéraire, on pointait mes études de droit; quand il était plutôt juridique, on insistait sur mon profil littéraire. Restaient donc les travaux d'occasion que je devais à des soutiens amicaux. Et non des moindres. Yves Bonnefoy, André du Bouchet et Jacques Dupin, trois poètes qui m'avaient accueilli au *Mercur* de France puis à *L'Éphémère*, la grande revue des années 1960, m'ont ainsi souvent tiré d'affaire. Par leur entremise, je devins critique littéraire (principalement d'essais philosophiques) au *Mercur*, traducteur de l'italien, appris pour la circonstance (principalement d'ouvrages d'histoire de l'art), responsable de l'actualité littéraire au mensuel *L'Art vivant* et, surtout, lecteur au bureau de lecture de l'ORTF, rattaché au service des dramatiques de la télévision. Dirigé par un écrivain, Jean-Pierre Burgart, entouré d'autres écrivains, tels André du Bouchet et Daniel Blanchard, ce bureau donnait à lire des projets de dramatiques, d'adaptations et de feuilletons destinés aux deux chaînes de la télévision. Heureusement, les réalisateurs étaient parfois en panne d'imagination et s'autorisaient des propositions insensées, ce qui me permit de lire enfin *À la recherche du temps perdu*, que j'accueillis négativement avec véhémence (comme Gide, j'aurai donc moi aussi refusé Proust, mais pas pour les mêmes raisons...), et quelques autres livres de cet acabit dont je déconseillais toujours aussi furieusement l'adaptation, tant

le mélange des genres me paraissait sacrilège. La littérature ne devait pas servir de faire-valoir à la télévision et le film risquer de se substituer à la lecture. J'eus d'ailleurs, plus tard, la même intransigeance à l'égard de la radio, qui ne devait en aucun cas apparaître, selon moi, comme le clown blanc du théâtre, du cinéma ou de la littérature, mais s'imposer comme un moyen d'expression spécifique.

Mais je n'en suis pas encore là. Je suis lecteur au service des dramatiques de la télévision, dont l'administratrice, un beau jour, m'apprend l'organisation imminente d'un concours destiné à recruter des assistants de direction. Mes diplômes me permettent de m'y présenter et, selon elle, bien que les assistants de direction aient vocation à devenir les cadres administratifs de l'ORTE, il va de soi qu'elle favorisera mon affectation au service des dramatiques. Je serai donc gagnant sur tous les tableaux : je continuerai à faire ces lectures qui ne me déplaisent pas, tout en étant doté d'un contrat à durée indéterminée.

J'ai aimé y croire. Et j'y ai cru jusqu'à ce que mon nom figure sur la liste des candidats retenus avec la direction du personnel comme première affectation. Je n'en revenais pas. J'étais chargé de l'orientation et du recrutement à l'ORTE. Le droit m'avait décidément rattrapé. Au moins, je n'avais plus de soucis à me faire : une carrière administrative s'ouvrait devant moi. J'allais gravir, l'un après l'autre, les échelons qui me mèneraient au saut dans le vide de la retraite : une voie toute tracée.

Me voici donc au neuvième étage de la Maison de la Radio, dans un bureau déjà occupé par deux jeunes femmes bien décidées à me prendre en main et qui s'extasient à longueur de journée sur ma prétendue ressemblance avec l'acteur Antony Perkins. Je n'ai pas le temps de m'en émouvoir. Mon obsession est de prouver que je suis capable de mener à bien le travail qui m'est confié : répondre aux innombrables lettres de candidature à un emploi dans l'audiovisuel public et recevoir la foule des postulants venus s'enquérir des critères de recrutement pour devenir speakerine ou cameraman, les métiers qui faisaient le plus rêver à l'époque. Mon autre idée fixe est de rejoindre le plus vite possible le service des dramatiques de la télévision, où je crois être attendu, comme on me l'a laissé entendre, pour avoir subi les épreuves du concours avec succès. Mais des dramatiques il n'est plus question. Les règles en vigueur à l'ORTF s'y opposent formellement. Selon les plus optimistes, il est urgent que je prenne mon mal en patience.

Mon mal, c'est peut-être le mal d'un pays qui serait vraiment le mien, une maladie chronique dont j'ignore encore le remède. De ce point de vue, le « personnel » est loin d'apparaître comme une solution possible. J'ai beau me ruer du lundi au vendredi à mon travail, venir même le samedi répondre dans le calme au courrier en retard qui s'accumule chaque jour davantage, l'audiovisuel suscitant de plus en plus de vocations à mesure que la télévision monte en puissance, je n'arrive pas à me sentir chez moi dans cet univers où rien ne vient rompre le cours du quotidien, mais où la vie, ce que je crois être la vérité de la vie, semble singulièrement absente. Étranger, je le suis à temps plein